

Alain van Crugten

Université libre de Bruxelles

Une liaison de soixante ans

Tout a commencé pour moi par l'amour de la langue, puis des langues. Parmi les nombreuses lectures de ma jeunesse, la plus significative fut sans doute celle des myriades d'articles du Larousse en 7 volumes, édition 1900, où je trouvais matière à rêves et enthousiasmes autant que dans le meilleur roman. À l'école, l'apprentissage d'autres langues a toujours excité ma curiosité, bien que je fusse unilingue francophone (Ah ! ceux qui parlent une langue à l'école et une autre à la maison ont-ils conscience de leur chance ?) Un magnifique prof d'anglais à quatorze ans et un passionnant prof de littérature à l'université ont été décisifs dans mon existence. Moi aussi je deviendrais prof de langues. Je n'ai jamais paré ça du noble titre de vocation, pour moi c'était la voie normale.

Alors que, depuis quelques années dans l'enseignement secondaire, j'enseigne le néerlandais, l'anglais et l'allemand, la curiosité me pousse à entamer en même temps des études qu'on appelait alors « philologie et histoire slaves », d'où mon apprentissage du russe, du polonais et, par la suite, du tchèque. Deux professeurs marquent plus spécialement cette expérience. L'un d'eux est le grand savant Claude Backvis, l'érudit admiré et respecté de ses confrères polonais, qui était une encyclopédie vivante de la Pologne de la Renaissance et du Baroque. L'autre est mon professeur de langue polonaise, le poète, prosateur et dramaturge Marian Pankowski, dont je deviendrais plus tard, le collègue, l'ami et le traducteur. Mon intérêt pour la culture polonaise était né.

Tout s'enchaîne alors. Au début de l'automne 1966, j'arrive en Pologne grâce à une bourse auprès de l'université de Varsovie. Il faut que je me

présente à un professeur de littérature, assez connu, semble-t-il. Sa première question est : « Quel est votre sujet de recherche ? » Je suis un peu pris de court, je suis tellement heureux d'être là que je me considère un peu comme en vacances studieuses. Je réponds donc un peu au hasard : « Le grotesque dans la littérature polonaise

– Moderne ou ancienne ?

– Heu... j'avais remarqué une certaine persistance du grotesque à travers les époques. À la Renaissance, et puis chez les contemporains aussi... »

Le grave professeur m'interrompt : « Il faut choisir. Ancienne c'est mon collègue, moderne c'est chez moi. »

Comme le représentant de la modernité est devant moi, en partie pour ne pas le vexer, je réponds : « Moderne.

– Bien. Vous connaissez Witkiewicz ?

– Seulement de nom.

– Voilà un excellent sujet de recherche : les œuvres théâtrales de Stanisław Ignacy Witkiewicz, surnommé Witkacy. D'accord ? Il y a une édition récente de toutes ses pièces en deux volumes. Lisez cela et venez me voir ensuite ».

Fin de la conversation. Elle n'a pas duré plus de cinq minutes.

Avec ma connaissance encore modeste de la langue polonaise, que je n'avais étudiée à Bruxelles pendant quatre années qu'au rythme de deux heures par semaine (la langue principale était le russe), je me plonge donc dans Witkacy et j'ai tout de suite l'impression d'avancer à pas lents dans une jungle touffue et luxuriante.

Armé de divers dictionnaires, je m'y fraie difficilement un chemin pendant deux mois. Y a-t-il plus difficile que Witkacy ? Mais je m'obstine.

Après avoir lu les vingt-deux pièces des deux tomes, je me présente une seconde fois chez le professeur. Il était visiblement pressé : « Bien. Maintenant lisez tout ce qui a été écrit sur Witkiewicz ». J'ai alors compris que je ne tirerais rien de plus de ce grand spécialiste. Nous nous reverrions une seule fois, à la fin de cette année académique, pour une prolongation d'un an de ma bourse. Mais il m'avait permis de rencontrer le troisième homme décisif de toute mon orientation. Il était mort depuis 1939, mais combien il allait être présent dans le reste de mon existence !

Commence donc une passion pour une œuvre qui va me marquer durablement. Au bout de la première année une idée émerge : la meilleure façon de pénétrer ces textes ardues, à l'écriture d'une originalité sans pareille, serait d'en traduire certains dans ma langue maternelle. En guise d'exercice personnel, je traduis deux pièces de Witkiewicz, Vladimir Dimitrijević l'apprend. Il vient de fonder à Lausanne les éditions de L'Âge d'Homme,

son intérêt pour mon travail lui vient de conversations avec le sculpteur August Zamoyski, ami de jeunesse de Witkiewicz. Dimitri, comme tout le monde l'appelle, me demande de persévérer, ce qui entraînera en une dizaine d'années la parution de l'œuvre presque complète de Witkiewicz en français, soit les 6 volumes du *Théâtre complet*, plusieurs épais romans, des écrits théoriques et philosophiques. Entre-temps, L'Âge d'Homme a publié mon doctorat *S.I. Witkiewicz-Aux sources d'un théâtre nouveau*, qui restera la première monographie consacrée à cet auteur, tant en Pologne qu'ailleurs.

Ainsi commencent plusieurs décennies de collaboration avec Dimitrijević et L'Âge d'Homme. Devenu professeur de littérature européenne comparée et de littératures slaves à l'université de Bruxelles, je traduirai par la suite d'autres auteurs polonais, Marian Pankowski, Sławomir Mrożek, Zygmunt Haupt, Tadeusz Różewicz, Stanisław Grochowiak, mais aussi des œuvres russes, tchèques, anglaises.

Je ne débiterai paradoxalement que plus tard dans la traduction du néerlandais, langue nationale en Belgique, la première que j'eusse apprise à l'école dès l'âge de neuf ou dix ans. C'est ainsi que je deviendrai le traducteur en quelque sorte « attitré » des deux grands écrivains flamands Hugo Claus (*Le Chagrin des Belges*) et Tom Lanoye (*La Langue de ma mère*). Mais avant cela, mon aventure avec Witkacy s'était prolongée pendant de longues années. Pendant et après la parution du *Théâtre complet* (de 1969 à 1976), j'ai fait publier en français, toujours à L'Âge d'Homme, les romans *L'Inassouvissement*, *L'Adieu à l'automne* et *Les 622 Chutes de Bungo* et j'ai aussi été le rédacteur de cinq *Cahiers Witkiewicz*, qui contenaient des inédits de l'auteur, tels des essais de philosophie et d'esthétique, des écrits de jeunesse (*Juvenilia*), des pièces inachevées, ainsi que nombre d'essais d'autres auteurs sur Witkiewicz et son œuvre.

Pendant ces années j'enseignais à l'université, mais Witkacy occupait aussi une grande part de mon temps et, naturellement, il était fréquemment le sujet de l'un ou l'autre de mes cours. Souvent me venait cette pensée : « Sans Witkacy je serais professeur de langues dans un lycée. Grâce à lui, me voilà à l'université et je traduis, j'écris des articles, je prends part à des colloques et des congrès. Bref, je parasite le cadavre de Witkacy, qui ne peut pas se défendre ».

Grâce à lui aussi, j'ai fait nombre de rencontres intéressantes, j'ai notamment rejoint un groupe d'enthousiastes, professeurs, écrivains, critiques, qui se désignaient eux-mêmes avec quelque dérision du terme de « witkaçologues ». Des Polonais, bien sûr, mais aussi des collègues d'autres pays, France, États-Unis, Italie ou ailleurs. Parmi les Polonais figuraient entre

autres Janusz Degler, Jan Błoński et Anna Micińska, qui avait inventé pour nous l'appellation ironique de « Loge Internationale Witkacy », sur quoi j'avais proposé le slogan : « Witkaçologues de tous les pays, unissez-vous ! »

À la fin de l'année 1981, en pleine période de *Solidarność*, j'ai invité à Bruxelles les membres de la « Loge » et d'autres personnalités intéressées. Ce fut l'occasion d'un grand festival intitulé « Witkiewicz, génie multiple de Pologne », où l'on put non seulement assister à un colloque universitaire de plusieurs jours, mais qui fut aussi l'occasion de deux expositions, d'émissions de radio et de télévision et de mises en scène de pièces de Witkacy dans une demi-douzaine de théâtres. Mes amis polonais étaient stupéfaits de voir placardées partout dans Bruxelles des affiches montrant le portrait de leur héros. Mais après plus d'une semaine d'euphorie, ils furent frappés par une désagréable surprise. Le lendemain de leur retour en Pologne, le général Jaruzelski promulguait « l'état de guerre » dans tout le pays. Nous, les witkaçologues, qui avions souvent glosé sur les célèbres farces jouées par Witkiewicz à ses amis et connaissances, nous sommes dit que c'était l'ultime farce *post mortem* de notre « maître ». Mais celle-ci était vraiment de mauvais goût.

Dans les années suivantes, au milieu d'activités diverses, j'ai cependant trouvé le temps de m'occuper encore de Witkacy. J'ai fondé une troupe universitaire qui se consacrait au théâtre slave joué en français et Witkiewicz fut évidemment au programme, notamment avec *La Sonate de Belzébuth* et *Le Fou et la nonne*. En 1984, j'ai écrit pour la télévision polonaise le scénario d'un film, un « documentaire-fiction » intitulé *La Tumeur de Witkacy*. Le film présentait des fragments de la vie de l'écrivain et artiste dans le cadre d'une mise en scène imaginaire de sa pièce *Tumor Mózgowicz*, dirigée par l'auteur en personne et censée se dérouler dans les années vingt dans la salle des fêtes d'un sanatorium de Zakopane. Hasard ou non, cette salle, où fut tourné le film, est devenue l'année suivante le Théâtre Witkiewicz, qui est encore des plus actifs de nos jours.

Après avoir beaucoup traduit, je me suis mis sur le tard à écrire mes propres pièces et romans et là encore Witkiewicz est resté l'une de mes sources d'inspiration. Ma pièce *Le Cabriolet* (qui fut aussi traduite et jouée en polonais au Teatr Dramatyczny de Varsovie) présente un épisode douloureux de sa vie, lié au suicide de sa fiancée en 1913. Witkacy est également le modèle du héros de mon roman *Spa si beau*, dans lequel l'Ardenne belge se transforme bizarrement en hautes montagnes des Tatras. Dans la pièce *Lisez Freud, nom de Dieu !* Witkacy apparaît à nouveau, avec tous les problèmes œdipiens qui sont si présents dans son œuvre. Il n'y a pas que lui : même dans mes romans qui ne concernent pas la Pologne, comme

Des Fleuves impassibles (par ailleurs traduit en polonais par mon collègue et ami Józef Łaptos) ou mon récent *Louvet et Lodoiska*, je n'ai pu m'empêcher d'imaginer certains personnages polonais.

Si Witkiewicz en a été le moteur, mes contacts en Pologne ne se sont pas arrêtés là. Durant ma carrière universitaire, j'ai fait de nombreux séjours dans le pays, je m'y rendais au moins deux ou trois fois par an, vacances parfois mais surtout voyages scientifiques. Cela m'a permis d'entretenir mes amitiés et parfois d'assister à des phénomènes essentiels de la vie polonaise, comme la floraison de journaux muraux à Cracovie en 1981 ou aussi les premières élections libres de 1989. Le 4 juin, jour du premier tour, j'ai fait avec mon amie Anna Micińska une intéressante tournée dans les bureaux de vote varsoviens, ce qui m'a permis notamment de voir cette scène surprenante : des électeurs n'ayant sans doute jamais voté auparavant (à quoi bon ? Le PZPR gagnait toujours !) demandaient où il fallait signer le bulletin de vote !

Mes contacts se sont particulièrement intensifiés avec Cracovie à partir des années 1980. J'ai été pendant une vingtaine d'années le responsable d'un accord d'échange de professeurs et d'étudiants entre l'Université libre de Bruxelles et la Haute école pédagogique, devenue depuis lors Université pédagogique de Cracovie, dont je suis fier d'être devenu docteur *honoris causa*.

Après ma retraite, la Pologne m'a occupé un peu moins. J'écrivais mes romans et mes pièces et je traduisais beaucoup d'œuvres d'auteurs flamands ou néerlandais. Et puis en 2014 j'ai enfin réalisé un projet vieux de plus de trente ans : agacé par l'imperfection des traductions anciennes de Bruno Schulz qui avaient été réimprimées telles quelles à plusieurs reprises, je me suis lancé dans une traduction nouvelle de toutes ses œuvres de fiction. Le volume est paru à L'Âge d'Homme sous le titre *Récits du treizième mois*. Autre retraduction en 2019 : j'ai fait paraître aux éditions suisses Noir sur Blanc, bien connues en Pologne, une refonte entière du texte français du grand roman de Witkiewicz *L'Inassouvissement*. Cela se passait près de cinquante ans après ma première version, sortie en 1970, dont je n'avais jamais été satisfait. C'était ma toute première traduction de roman et elle avait dû être rédigée dans une hâte peu propice au bon travail, une gageure pour un débutant qui s'attaquait au monument Witkiewicz, à un auteur qui se moquait pas mal des conventions de l'écriture et qui traitait au gré de sa fantaisie les règles de la syntaxe et les usages dans la structure du théâtre ou du roman. S'autocorriger après un demi-siècle de remords, je pense que ce n'est pas très courant.

Et maintenant, à mon âge avancé, je n'ai pas oublié mes vieilles amours polonaises. Je me suis lancé dans l'écriture d'un roman, encore sans titre,

une fiction qui a pour cadre les événements de mars 1968, que j'ai vécus à Varsovie, où j'ai eu entre autres le privilège d'être le spectateur passionné de la représentation historique au Teatr Narodowy des *Dziady* de Mickiewicz, celle qui a tout déclenché.

Voilà résumée l'histoire de soixante ans de flirt avec la Pologne.